



HAL
open science

Écrire et penser un site. Le site d'histoire sociale de l'ENS, naissance et développement

Philippe Rygiel

► **To cite this version:**

Philippe Rygiel. Écrire et penser un site. Le site d'histoire sociale de l'ENS, naissance et développement. Comprendre les usages d'internet,, Dec 1999, Paris, France. pp.83-89. halshs-00133236

HAL Id: halshs-00133236

<https://shs.hal.science/halshs-00133236v1>

Submitted on 27 Feb 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nous proposons ici un récit de pratiques décrivant la naissance du site Clio² avant de dresser le bilan de ses trois années d'existence et d'exposer les perspectives qui s'offrent à ses créateurs. Nous espérons que cette contribution, décrivant les réalisations, les espoirs, mais aussi les doutes, des membres d'une communauté scientifique confrontée à l'Internet, permettra d'entamer avec les usagers, les scientifiques, voire les politiques, un dialogue fructueux. Le site naquit en 1997, à l'initiative de chercheurs de l'École normale supérieure (ENS) et de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) partageant un commun intérêt pour l'histoire de l'immigration, parmi lesquels Olivier Le Guillou et Gérard Noiriel. Plusieurs logiques présidaient à la création de ce site, émanation d'un groupe qui, lui, préexistait. Il faut faire sa place parmi elles à la curiosité. Plusieurs d'entre nous avaient en commun une modeste culture scientifique, acquise avant de bifurquer vers les sciences sociales, qui les destinait peut-être à prêter attention à la naissance de ce nouvel outil. Encore fallait-il, pour que cette curiosité soit excitée, que nous ayons connaissance des possibilités qu'il offrait. Notre appartenance au laboratoire des sciences sociales de l'ENS, où les échanges entre chercheurs de culture différente sont fréquents, nous le permit. Éric Guichard en l'occurrence joua les passeurs. Propagandiste enthousiaste et soutien généreux, il put, grâce à sa double qualité de chercheur en sciences sociales et de praticien de l'informatique, être l'indispensable médiateur qui nous permit de nous lancer dans l'aventure. Il sut de plus, parce que, l'un des nôtres, il partageait nos préoccupations, nous montrer que ce médium permettait de répondre à certaines d'entre elles. Nous savions en effet que l'apparition d'un nouvel outil ne peut suffire à faire progresser la recherche. L'histoire de l'introduction de l'informatique en histoire est à cet égard éclairante, pleine de récits de construction de bases de données géantes, dont certaines ne purent être exploitées, leurs concepteurs ayant oublié de se demander quels usages elles pouvaient susciter. Si donc nous avons eu recours au réseau, c'est parce qu'il paraissait susceptible de nous aider à trouver des réponses à quelques problèmes auxquels nous confrontait notre activité.

DES BESOINS ...

Du fait de l'hypercentralisation des institutions archivistiques et scientifiques, l'accès à l'information est peu aisé pour les historiens provinciaux, comme pour ceux qui ne sont que lâchement rattachés à un centre de recherches. Il était ainsi difficile, il y a peu de temps, à moins de se rendre à Paris, de constituer rapidement une bibliographie à jour. De plus, tous les historiens éprouvent une difficulté croissante à se tenir au courant des développements de la recherche. Son internationalisation, la multiplication des travaux, la dispersion physique de ceux-ci, l'incapacité des revues, engorgées par cet afflux, à en rendre compte rapidement, condamnaient l'historien à ne disposer que d'une vision partielle et différée de l'activité scientifique en cours. Nous n'étions guère plus heureux de la diffusion de nos propres recherches. L'édition d'un texte implique souvent que l'on se soumette à des normes peu compatibles avec les exigences d'un travail scientifique, tendant à exclure de la publication tant les éléments du dossier documentaire que l'appareil critique, qui sont indispensables au spécialiste, qui y trouve, outre des matériaux utilisables dans le cadre de ses propres

¹ Maître de conférences à l'université de Paris-I Panthéon-Sorbonne, équipe «Réseaux, Savoirs & Territoires». Philippe.Rygiel@ens.fr

² <http://barthes.ens.fr>

recherches, les éléments lui permettant d'évaluer la pertinence des conclusions de l'auteur. Enfin, il devenait difficile de trouver, en partie du fait de l'absence de grands chantiers collectifs comparables à ceux des décennies précédentes, des endroits où l'on puisse parler techniques, tour de main, soit de ce qui fait le quotidien de notre activité et échanger des matériaux, des références bibliographiques, matière première de notre travail, que nous nous épuisions à accumuler chacun de notre côté. L'absence de lieux de rencontres nous paraissait également conduire à la disparition des confrontations fécondes qui marquent l'histoire de la discipline et mener à une histoire faite de discours parallèles produits par des chercheurs ne se connaissant pas plus qu'ils ne se lisent.

AU PROJET

Le recours à l'Internet était un moyen de travailler à résoudre ces difficultés. D'une part, le réseau offrait, pour un prix modique, une mise en communication instantanée de chercheurs distants, et semblait donc un moyen de communication adapté au fonctionnement d'un groupe de recherche constitué d'individus dispersés du Brésil à l'Ukraine. De plus, la numérisation de l'information qu'impose sa distribution électronique aboutissait à offrir au public un matériau plus riche que l'édition papier. Disposer d'une version électronique d'un tableau de recensement permet ainsi de le retravailler, que l'on s'en serve de base de calcul ou de source d'une représentation graphique, ce qui représente quelques heures gagnées pour l'utilisateur final, qui n'a plus à saisir des rangées de chiffres minuscules qui mettent en échec les logiciels de reconnaissance de caractères. Enfin, le réseau permettait la mise à disposition de masses documentaires importantes, sans que la diffusion de cette information n'entraîne de dépenses exorbitantes. En l'état actuel des choses, un centre de recherches peut mettre à disposition du public des informations volumineuses sans grever son budget propre, et la consultation de cette information coûte peu à l'utilisateur final. L'Internet représentait donc pour nous un moyen bon marché, rapide et performant de diffusion de l'information, au sein de notre communauté scientifique, voire un outil facilitant la mutualisation partielle de la recherche. Partant de ce constat, nous avons défini les contours d'un serveur répondant à nos besoins, ce qui nous a amenés à dégager quelques priorités. Nous voulions que les historiens puissent trouver un lieu où il soit possible de s'informer et de débattre de ce qui les intéresse: de leurs pratiques et de leurs outils, de l'usage de l'Internet par exemple. Un tel lieu ne trouve que difficilement sa place dans les circuits classiques de la communication scientifique; il doit susciter débat, puisque tant sa fonction que ses effets ne sont pas inscrits dans ses caractéristiques, mais dépendront des pratiques développées par les acteurs qui y sont confrontés. De plus nous souhaitions que notre site puisse se faire l'écho des controverses scientifiques intéressant la communauté historique. Cela supposait bien sûr que les visiteurs de notre site soient des contributeurs et pas seulement des consommateurs, hypothèse qui, à l'usage, se révèle forte. D'autre part, nous voulions offrir l'accès à des outils utiles à l'exercice de notre profession: ressources bibliographiques, mais aussi des collections de sources et de documents, ou bien encore ressources facilitant l'usage des nouvelles technologies. Le site devait enfin permettre des échanges rapides entre chercheurs engagés dans les mêmes travaux en procurant à tous des informations fréquemment actualisées.

MISE EN OEUVRE

Force nous est de constater que, si le site rêvé et le site réalisé se ressemblent, ils sont loin de se confondre. Alors que notre cadre de référence était la revue papier, la structure même du site fait que celui-ci n'est pas l'équivalent électronique d'une revue imprimée. D'une part il a d'autres fonctions, que les contraintes de l'édition ne permettent pas aux revues traditionnelles

de remplir, en particulier la publication de sources, d'autre part, il n'est pas de même structure, puisque les unités que sont le volume ou le fascicule n'ont pas d'équivalents, les éléments pertinents étant le document et la rubrique. De plus, alors que nous prévoyions de donner naissance à un site couvrant un champ très large, Clio se présente comme une revue scientifique spécialisée, dont le public attendu est constitué des spécialistes d'histoire de l'immigration. Les conditions de production du site l'expliquent. Maintenu à temps perdu par un chercheur, en plus de ses activités de recherches habituelles, il ne peut qu'être le prolongement de celles-ci, à moins qu'il ne sacrifie une partie du temps consacré à d'autres activités de recherche, seules reconnues. Les fonctions du site ne sont pas non plus celles que nous avions anticipées. Notre site n'est pas un lieu de débats, ce qui ne signifie pas que nous ayons renoncé à ce qu'il le devienne. Simplement, la lecture des forums de nombreux sites, l'habitude des listes de diffusion, conduisent à la conclusion qu'un débat n'a d'intérêt que s'il permet de confronter des points de vue argumentés et des textes structurés. Il faut dès lors que le débat soit suscité, et contrôlé, ce qui implique la participation de très bons spécialistes du domaine, qui acceptent de rédiger des textes se répondant, qui seront, la socialisation de l'Internet restant très incomplète, peut être peu lus, et dont la publication aura un statut incertain. La pratique fit émerger des fonctions auxquelles nous n'avions que peu songé. D'une part, le site joua le rôle d'un aimant, et permit à plusieurs jeunes chercheurs de prendre contact avec nous, et, pour certains, de venir nous rencontrer, voire de collaborer à nos travaux. D'autre part, nous comprîmes assez vite que l'écriture pour la toile n'allait pas de soi, et parvenir à imaginer des formes d'écriture adaptées au médium devint une fin en soi. Il nous fallut ainsi décider du sort à faire aux notes qui émaillent les contributions scientifiques en notre domaine. Peu à peu, nous nous dégageâmes de la simple reproduction d'un article papier, pour explorer les possibilités qu'offraient l'hypertexte et le multifenêtrage. Le compromis auquel nous sommes parvenus fait coexister des notes en bas du texte, ce qui permet à qui l'imprime de disposer des notes et du texte sur le même document, et une fenêtre de notes, parallèle à celle du texte, qui permet au lecteur d'avoir en même temps à l'écran le texte et la note qui lui correspond. Les tâtonnements en ce domaine sont, pour partie, liés à notre ignorance des usages des lecteurs de la Toile. Nous tentons d'adapter nos présentations ou nos écritures à ce que nous supposons être les habitudes des lecteurs, sans parfois avoir à notre disposition d'autres éléments concernant celles-ci que nos propres pratiques. Situation d'écriture bien particulière, et inhabituelle pour l'universitaire, qui écrit généralement pour des pairs dont il connaît les habitudes, voire les noms. Nous avons aussi collaboré, par l'intermédiaire d'Anne-Sophie Bruno, à la genèse d'un atlas interactif permettant au visiteur d'élaborer sa propre carte, à partir des données disponibles, qui décrivaient en ce cas les populations étrangères présentes en France durant l'entre-deux-guerres, entreprise qui ne peut avoir d'équivalent papier, puisque cet atlas contient potentiellement plusieurs milliers de cartes. Enfin, je n'ai pu personnellement résister à la tentation de réaliser un vieux fantasme d'historien, et, utilisant les ressources de l'hypertexte, je publiais un article dont les notes ne renvoyaient pas aux cotes de cartons d'archives, mais aux reproductions des documents originaux, préalablement numérisées. J'ajoute que la tentative s'est soldée par un insuccès total: il est rarissime qu'un lecteur de l'article suive l'un des liens établis.

LECTORAT

De façon générale d'ailleurs, le gestionnaire d'un site, qui dispose de moyens d'épier les réactions de ses lecteurs fort différents de ceux qu'utilise un rédacteur de revue, est souvent surpris de ce que les statistiques du serveur révèlent des pratiques de ses lecteurs. Malgré de notables variations dans le temps, certaines constantes apparaissent. Nos lecteurs viennent

chercher des informations bibliographiques, des documents bruts, mais les articles scientifiques, les comptes rendus de recherche, sont plus rarement consultés.

T ABLEAU 1. D OCUMENTS CONSULTÉS PAR LES LECTEURS DU SITE CLIO

	Oct 97- nov 98	Jan 99 - oct 99
Sommaire	22,7	20,5
Documents	29,9	23,6
Pointeurs	26,7	19,5
Compte-rendus de recherche	7	5,8
Bibliographies	6,4	11,4
Articles	2,8	4,2
Présentation de publications	2,7	1,9
Compte-rendus d'ouvrages	0,8	10,4
Revue	0,6	0,6
Pages anglaises	0,5	2
Total	100	100

Nous butons, lorsque nous voulons interpréter ces résultats, sur notre méconnaissance tant du profil que des pratiques de nos lecteurs. Nous pouvons proposer cependant quelques hypothèses. Les textes scientifiques proposés traitent de sujets fort pointus. De plus, ces documents sont souvent longs, et d'après les statistiques de notre serveur, plus un document est lourd, moins il a de chances d'être consulté, signe de ce que nombre d'internautes reculent encore devant le chargement de documents dépassant les 50 Ko ou de ce que les moteurs de recherche indexent mal les textes longs. Enfin, il est possible que nos lecteurs viennent chercher sur le réseau ce que les revues du champ offrent rarement, c'est-à-dire de l'information bibliographique, ou des sources éditées, ce qui ferait alors des sites scientifiques les compléments plutôt que les concurrents des revues papier. Le relatif insuccès des articles scientifiques (mais savons-nous combien de personnes consultent les articles des revues savantes?) peut signifier que nos lecteurs n'ont pas intégré à leurs usages la consultation de papiers électroniques, à moins qu'ils ne soient encore incertains du statut à accorder aux textes que l'on trouve sur le réseau. Souvent en effet, ceux-ci n'ont pas été validés par une instance scientifique, ou se présentent comme des ébauches.

PROJETS

Le site Web s'est révélé un outil précieux pour notre équipe: il permet à celle-ci de se prolonger par un réseau; il offre un formidable outil de communication interne, permettant des gains de temps et d'argent substantiels, même si l'un des effets secondaires, qui passe souvent inaperçu, est que le coût de la communication interne est pour partie reporté sur l'utilisateur final, c'est-à-dire sur le chercheur lui-même en tant que lecteur. Si nous voulons cependant rester fidèles à l'esprit de l'entreprise, c'est-à-dire construire un site qui permette échanges et confrontations de savoirs entre les membres d'un champ disciplinaire dont les frontières dépassent notre microspécialité, et rende possible la diffusion de leurs travaux au-delà de la communauté scientifique stricto sensu, il nous faut d'une part diversifier nos thématiques, d'autre part enrichir les fonctionnalités du site, en repensant par exemple les modalités de l'organisation de débats, ou en proposant des dossiers pédagogiques réalisés par des chercheurs à partir de leurs propres travaux, qui puissent, s'adressant aux enseignants du secondaire, leur fournir des supports réutilisables en classe. Cela suppose un changement

d'échelle et l'appel à des contributeurs extérieurs, ce qui n'est pas sans poser problème. Même si des frémissements peuvent être observés au sein de certaines institutions publiques, la reconnaissance institutionnelle des tâches de maintenance et de gestion de site, sous leur double aspect de maîtrise technique et de contrôle du contenu éditorial, n'est pas encore acquise. En l'état actuel des choses, le temps que consacre un chercheur à de telles tâches est, souvent, un temps bénévole: il n'entre pas dans ses obligations et n'est donc pas rémunéré comme tel et il ne peut espérer une reconnaissance de telles activités. Or, pour passer d'un site Web fonctionnant comme le bulletin d'un centre de recherches à une revue électronique ambitieuse, il faut disposer d'un budget temps que nous ne pourrions dégager s'il nous faut compter uniquement sur les moments gracieusement abandonnés par les membres de notre équipe. Il nous faut donc trouver soit le moyen d'obtenir que le travail effectué en ce domaine soit reconnu comme une activité de recherche, et évalué comme tel, soit disposer d'un budget permettant de rémunérer des personnes prenant en charge une partie des tâches qu'implique la maintenance d'un site. Bien des sites d'ailleurs sont confrontés à des problèmes similaires, ce qui explique en partie la courte durée de vie de nombre d'entre eux. D'autre part, il sera difficile d'obtenir des contributions de qualité tant que les publications électroniques n'auront pas dans notre domaine le statut de publication scientifique. Le blocage ici ne tient pas tant à l'amateurisme éventuel des revues de ce type, puisque certaines, dont nous faisons partie, se sont dotées d'un comité scientifique, mais aux habitudes des membres de la profession, qui accordent plus de crédit à une publication papier dans une revue vénérable qu'à un texte placé dans ce domaine mouvant, et encore pour beaucoup largement inconnu, qu'est la Toile. Dans ce contexte, il est peu surprenant qu'un chercheur hésite à confier un texte à un éditeur dont il ne peut encore véritablement évaluer la diffusion d'autant que celui-ci ne lui assure pas la rémunération symbolique de son travail. Il faudra donc probablement, dans une période intermédiaire, rémunérer d'une façon ou d'une autre, les producteurs de contenu. La courte histoire de notre serveur résume sans doute assez bien celle des premiers sites français de sciences sociales. Au bricolage des premiers temps, mené par quelques francs-tireurs, a succédé une exploration plus méthodique des potentialités du médium, loin d'être terminée, et une réflexion sur ses usages possibles et les contraintes qu'implique le recours à celui-ci. Beaucoup je crois partageraient ce constat que le développement d'un réseau de sites ambitieux, vitrine et outil de diffusion des travaux des spécialistes des sciences sociales françaises, aura un coût, et passera par la mobilisation de moyens financiers, et surtout humains, importants. L'efficacité du médium en matière scientifique, comme la nécessité (si nous voulons ne serait-ce que pouvoir continuer à travailler en français) d'un Internet de langue française fort, nous semblent justifier cet investissement. Un relatif optimisme est cependant permis: certains, peu nombreux encore, ont déjà rassemblé les moyens de réaliser des projets ambitieux et novateurs, ce dont témoignent bon nombre de contributions à cet ouvrage.